

Ilaria GREMIZZI *Les nigauds de l'oubli et autres saloperies*

Escale des Lettres LE CASTOR ASTRAL ISBN : 978-2-85920-937-7

L'auteur

Ilaria GREMIZZI est née à Tréviglio (Bergamo) en 1981. Elle vit près de Milan. Parlant l'italien, le russe l'anglais, elle a choisi d'écrire son premier roman en français.



Moi je m'en vais, je suis dans un car et je m'en vais d'ici. Pour quelle destination ? On ne le saura pas. C'est insensé la manière dont les choses finissent et comme elles commencent pourrait-on dire puisqu'on nous annonce un roman à l'envers plein de ratages, de fautes, de maladroitures...

Lily, 13 ans, est encore une petite fille débordante de sensibilité et d'imagination. Elle se remémore et raconte, à sa manière, sa vie, ses rêves, ses complexes, ses tracas, le monde qui l'entoure tel qu'elle le comprend. Comme tous les nouveau-nés du mois de mai sous un ciel foisonnant de moineaux affolés, elle a, dit-elle, deux âmes. Et avec deux âmes, on n'oublie absolument rien. Les événements qui échappent à la première, la deuxième les rattrape en vitesse... On est coincé à vie. Cette manie de tout garder en soi la fait exister mais n'est pas sans tracas. Lily se pose beaucoup plus de questions qu'elle n'a de réponses. Qui est-elle vraiment ? Le monde autour d'elle n'est-il pas aussi fugace et insaisissable ? *Je me fatigue énormément à me reconnaître ? Cela me paraît ambigu, l'effet des miroirs. Et si on me prêtait en réalité l'image de quelqu'un d'autre quand on me regarde, alors qu'en vrai, je suis totalement différente ? Et si on nous prêtait, à tous, des images, alors qu'on est transparents ?*

Elle vit à S* un bled de 3000 habitants aux alentours de Milan qu'elle décrit sans concession, au point qu'il faut chercher des remèdes anti S*, un village en hibernation, envahi par les roses carnassières, où les commérages vont bon train. Particulièrement chez son père, Ronnie, coiffeur pour dames, gai, fantasque, qui laisse libre cours, dans sa boutique, aux confessions, abominations et larmoiements. Jusqu'au jour où s'installent de modernes « visagistes » qui aspirent sa clientèle. Lente agonie de l'activité. Ronnie sombre dans une profonde dépression remplacée peu à peu par une extravagante passion pour les OVNI que Lily accepte de partager pour aider son père à sortir de sa triste dérive.

Dans sa drôle de famille quelque peu « brindezingue » où l'on vit à l'étroit dans un tout petit appartement, il y a aussi Jeanne, sa belle-mère, pour laquelle ses sentiments varient, selon les circonstances, de l'indifférence à la complicité. *Elle n'est pas ma mère mais j'ai souvent fait semblant du contraire. Ce n'était pas difficile.*

Il y a surtout Franz Pelliccia, un inconnu (en fait, tueur à gages en cavale) rencontré par hasard et caché par Ronnie. *Il n'aimait pas qu'on le voie à travers les fenêtres... Je ne savais pas qui pouvait avoir intérêt à l'espionner.* C'est avec lui qu'elle engage le plus souvent de longues conversations révélatrices : philosophie de vie, raisonnements échappant souvent à toute logique et qui ne manquent pas d'autodérision, d'humour grinçant et ravageur, de distanciation faussement naïve... Elle l'observe, lui fait confiance : il change sa vie et lorsqu'il disparaît brusquement, il ne lui reste que des souvenirs qui se débattent, *qui ne sont pas encore tout à fait des souvenirs, mais plutôt des hybrides dans un coin du cerveau, des hydres effrénées à mi-chemin entre le présent et le passé, entre la chair vive et l'archive.*

Mais elle a grandi intérieurement. Et elle s'en va.

Ilaria GREMIZZI sait analyser les couloirs resplendissants de l'imagination, les émotions et sensations profondes ou fugitives. Elle manie les tons, les ellipses, les ambiguïtés de cette chronique aigre-douce avec brio. Les titres de chapitres à rallonge, les intermèdes, les notes de bas de page, les portraits de personnages loufoques qui traversent la vie de Lily, les adresses fantaisistes au lecteur, sonnent comme un contrepoint à des situations ou des réflexions plus sérieuses et profondes, parfois contradictoires :

Dans la vie, c'est toujours une question de passion. La passion nous distrait, nous tord, nous modèle, nous pousse en avant. Hors des passions on est fichus.

Quand les passions sont enrégimentées elles deviennent déjà autre chose, ça mute, ça se trouble, ça feint de s'estomper et d'un seul coup ça se fourre dans le domaine des tourments éternels.

L'écriture est d'une totale maîtrise pour nous faire errer dans les pensées mouvantes et floues de Lily et la vie morne du village. Un vocabulaire aussi bien sophistiqué que familier ou trivial, des descriptions originales, des images inattendues donnent à ce premier roman une couleur particulière

Notre campagne, c'était la désolation complète. Mille lignes droites l'une sur l'autre, un tas de plans parallèles embrochés par de dérisoires éléments verticaux : les épis assoiffés. Dans les fossés, un lit de poisse et d'algues... La chaleur imposait aux choses d'étranges boursouflures, les déformait. Des bouffées savonneuses flottaient au-dessus des prés ; l'horizon coulait et les insectes s'effaçaient dans des vapeurs baroques.

Un roman original, atypique et séduisant, (même si la fin perd un peu du rythme et du ton mordant ou acide du début)

Prix ADELPH-AMOPA Léonard CROT Les Pommiers de la Baltique

ED de L'AIRE ISBN 978 2 940 4784 15

Biographie

Léonard CROT est né à Orbe en 1980. Etudes de Lettres et Sciences Politiques à l'Université de Lausanne.

Passionné de rock, il joue de la guitare, compose des chansons. On retrouve son goût des mots et de la musique dans ses lectures et dans l'écriture et la composition de ce premier roman publié : *Les Pommiers de la Baltique*.

Résumé

Cet ouvrage *Les Pommiers de la Baltique* est construit comme un puzzle dont les pièces se mettent en place peu à peu jusqu'au dernier chapitre. Chapitres ? Non. Mouvements, au sens musical du terme, avec des reprises de thèmes, ou au sens littéraire : mouvements de l'âme ! Trois voix distinctes se racontent (à un interlocuteur plus ou moins défini) dans un désordre violent de vies fracassées. Les souvenirs débordent : enfance torturée, rencontres malheureuses, dépendances fatales, qui altèrent le présent. Parfois, le réel s'égare, se confond avec l'imaginaire, le délire, l'obsession, la folie... Au fur et à mesure que se recomposent les histoires singulières, se découvrent aussi des liens inattendus entre les protagonistes et s'éclairent les allusions habilement semées par le narrateur –demiurge.

La première phrase du monologue d'Edgar donne le ton : *J'ai échoué sur mon lit de mort un peu par hasard*. Il s'adresse à Fran, amour inoubliable d'une blonde adolescente rencontrée lors d'un voyage scolaire au bord de la Baltique.

Il lui raconte le grand-père autoritaire et méprisant, sanglé dans son uniforme, fasciné par l'armée allemande à laquelle il aurait voulu appartenir ; la grand-mère fervente, discrète et obéissante ; le verger... *Si j'osais me souvenir, si j'osais briser les digues érigées sur les rives de l'enfance, je me verrais assis sur le balcon du premier étage... occupé à écouter les pommiers dialoguer*. Il évoque leur rencontre, son obstination à la retrouver des années plus tard, le bonheur dont il n'ose prononcer le nom !

La mort est quotidienne à l'hospice *Point de jour* (quelle ironie) où travaille Dominique. Elle refuse de voir le délitement de son (dernier) mariage. Tout plutôt que la solitude ! Elle réalise les méfaits du temps sur son corps mais son esprit reste hanté – jusqu'à la folie – par un drame dont on n'apprendra la dure réalité qu'à la fin (son enfant volé, vendu !) *Si je comprenais ma vie...* dit-elle à sa collègue Brigitte.

Marina, employée de maison chez un homme mourant (Edgar !) dans un appartement empuanti (pourquoi ?) raconte à « Monsieur » (qui n'est autre que Gustave, l'ami d'Edgar) l'irrépressible attirance de sa mère pour la mort, ses multiples tentatives de suicide jusqu'au succès ; l'accident de bus qui laisse sa sœur handicapée ; l'intrusion constante du voisin dans leur vie : *le type*, aux intentions et à la générosité des plus douteuses ; et même Bastien, le seul rayon de soleil de sa jeune existence...

Trois voix qui alternent dans chaque mouvement pour se réunir dans le dernier.

Ce canevas hâtif ne donne pas les clés (ni le dénouement pour chacun), ne rend pas compte de la complexité psychologique des personnages, de la construction déstructurée mais totalement maîtrisée du roman, de l'imbrication parfois déroutante de ces histoires entremêlées, de l'évocation habilement dyschronologique de souvenirs douloureux où *tout se confond, tout se délite...* et qui éteignent les rares instants de bonheur arrachés à la tempête. *L'écho nous renvoie des espérances que nous n'avons jamais osé formuler, alors, nous l'écoutons devant la beauté de nos illusions*.

Les Pommiers de la Baltique ne seraient-ils qu'un leurre ? *Rien n'est réel. Rien n'existe ?*

Tout l'environnement est au diapason et participe à créer une atmosphère mortifère, brutale, désespérée, comme les Pommiers (P majuscule), omniprésents dans chaque histoire, qui *se figent, s'affolent, supplient* ou ces oiseaux *aberrants, ces pigeons hâves, pleins de désarroi, ces étoiles sales qui pendent sans grâce dans un ciel sans fond...*

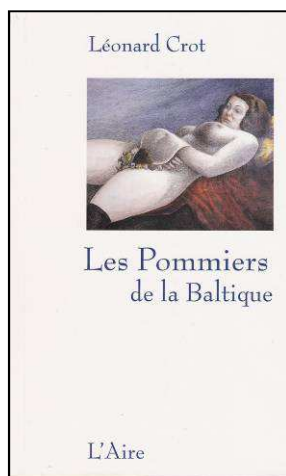
La disposition en forme de poème en prose, les phrases non terminées, ce rythme particulier accentué par le cycle à trois temps, une multitude d'images fortes, explosives, inattendues, le lexique infini de désolation, de solitude, de haine, de violence, de douleur, d'effroi... nous entraînent dans une spirale envoûtante, vertigineuse, dont on ne sort pas indemne.

Le marionnettiste vicieux qui tire les ficelles a fait œuvre complète et peut ricaner.

Mon avis :

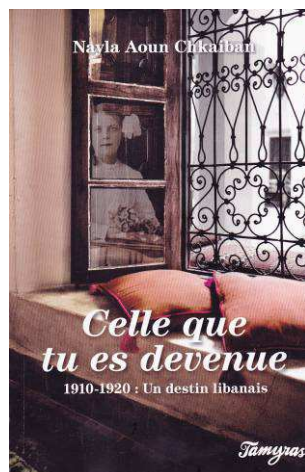
Ecriture remarquable. Construction complexe, histoires tragiques terriblement prenantes. Une réussite !

Illustration de la couverture
Roland Topor *La couvée*



Nayla Aoun Chkaiban est née au Liban à Damour, en 1958. Après des études de lettres françaises à l'université Saint-Joseph, elle s'est mariée en 1980 et a vécu dans plusieurs pays à l'étranger, principalement au Cameroun, avant de rentrer définitivement au Liban en 2002. Le projet de ce livre, *Celle que tu es devenue*, vivait en elle depuis longtemps et, après le départ de ses trois enfants, elle a pris le temps nécessaire à sa réalisation.

Ce livre doit concourir pour le prix littéraire des lycéens du Liban en 2014



Tu as été jeune. Tu as été belle. As-tu été aimée ? As-tu jamais aimé ? Des questions que se pose Nayla Aoun Chkaiban devant une photo de sa grand-mère à 20 ans. *Le mystère qui t'entoure est presque total.*

Inspirée d'une histoire vraie, la trame de cet ouvrage est justement de recréer, pour en perpétuer la mémoire, la jeunesse de Marie dont le destin s'inscrit dans celui de la famille mais aussi dans celui d'un village libanais du *Chouf* à un moment critique de son histoire : 1910 – 1920.

Ainsi, aux tribulations familiales s'ajoutent l'évocation d'une chronique locale enserrée dans sa mentalité campagnarde, ses coutumes ancestrales, ses luttes de pouvoir, et les tragédies nationales de cette époque.

Marie est la plus jeune fille d'une riche et puissante famille de Beit Kassine. Nagib, son père, est le Cheikh incontesté et respecté de tout le village. C'est pourtant un père (et un mari !) d'une autorité froide et tyrannique au point de faire enfermer sa fille aînée (prête à s'enfuir avec son amoureux) dans un asile de fous. De la rayer de sa famille et de sa mémoire, totalement, définitivement, sans état d'âme. *Quels droits avaient les filles ? Quel pouvoir possédaient-elles ? Aucun.*

Pourtant Marie admire la force de son père et méprise sa mère, trop insignifiante, trop soumise. Accompagnant son père lors d'un voyage d'affaires à Beyrouth, elle découvre avec surprise et émotion tout un autre mode de vie et de pensée : un luxe inconnu, une liberté inouïe, qui ne manquent pas d'influer sur ses façons rustiques.

1914 : la guerre est déclarée. Le Liban, toujours sous domination ottomane, perd la protection des pays occidentaux dont la France et tombe sous la coupe réglée et cruelle de Djemal Pacha, *Le Boucher*, usant et abusant de ses pouvoirs illimités. Exactions. Terreur. Exécutions. Déportations. Corruption. Le pays est dévasté.

Au village, les ressources (provenant essentiellement de la magnanerie) ont disparu. Bientôt se multiplient les catastrophes : disette, maladies, invasion de criquets, vols... La prière reste un refuge.

Une rivalité sournoise et vengeresse s'instaure entre le Cheikh et Nemer, jeune homme revenu au pays après avoir fait fortune en Amérique (et qui se voit refuser la main de Marie en raison de ses origines pauvres). C'est à qui aidera le mieux les villageois pour être considéré...

Quatre années terribles pour Beit Kassine jusqu'à l'arrivée d'une compagnie de soldats français... et d'un *étranger de belle allure*, un certain Chakib, neveu d'une noble dame du village, venu d'Amérique pour chercher une épouse... Celui-ci ne tardera pas à séduire Marie et à l'entraîner dans un monde inconnu !

Mon avis :

On se laisse porter par le récit chronologique, entrecoupé de courtes adresses personnelles à cette grand-mère. Un récit aisé et fluide qui met en valeur des figures attachantes ou contrastées, des vies paisiblement routinières ancrées dans la tradition, bientôt bousculées par les événements dramatiques de l'Histoire.